

«Conversations avec Marilyn» de W.J. Weatherby : Monroe au naturel et au débotté

Publiés en 1976 et inédits en français, les échanges du journaliste du «Guardian» avec l'actrice américaine dans un bar new-yorkais de la 8e avenue racontent sans artifice les réflexions intimes et politiques de Monroe peu de temps avant sa mort en 1962.



Dans un casino de Reno (Nevada), où Marilyn Monroe accompagne John Huston, lors du tournage des «Désaxés», en 1960. (Eve Arnold/Magnum Photos)

Par [Philippe Lançon](#)

Libération. Publié le 18/02/2026 à 16h27

Le premier professeur d'art dramatique de Marilyn Monroe était le neveu [de Tchekhov](#). Elle en parle avec admiration et tendresse, pour qu'on ne l'oublie pas dans un monde qui oublie ceux qui ne le dominent pas. Son interlocuteur, le journaliste anglais W.J. Weatherby, pense qu'en lui parlant de Tchekhov elle veut *«mettre en lumière le sort que réservait Hollywood aux talents qui n'avaient pas la force de se battre contre le système»*. Un ou deux ans avant sa mort, a-t-elle encore cette force ? Elle aimerait faire du théâtre, jouer *Lady Macbeth*. Elle a de mauvais souvenirs de Laurence Olivier, shakespearien condescendant, et ne dort plus sans cachets. Elle lit beaucoup, sérieusement. Weatherby lui a offert le nouveau best-seller de [Norman Mailer](#), *le Parc aux cerfs*. Elle sort le livre, le pose sur la table et dit : *«Le pouvoir l'impressionne beaucoup trop, si vous voulez mon avis.»* Bien vu. En 1973, Mailer publiera une biographie illustrée de Marilyn.

Douze ans plus tôt, Weatherby, âgé de 27 ans, rejoint régulièrement l'actrice dans un bar new-yorkais de la 8e avenue. C'est un bar à poivrots, sans lumière et sans joie. A chaque rencontre, ils passent environ une heure ensemble. Ils se connaissent à peine, ne se doivent rien. Ils parlent en (presque) toute liberté, sans «révélation», ragots ni articles à la clé. Leurs conversations sont déterminées par le hasard, la discrétion, les affinités. Weatherby prend des notes une fois qu'elle est partie. Son livre ne sera publié qu'en 1976. Les éditions Seghers, qui le traduisent aujourd'hui, précisent qu'elles sont toujours à la recherche des ayants droit. Des livres sur Marilyn, il y en a eu des tas, dont beaucoup de pensums héroïques se confrontant au «mythe», dans le genre duel au sommet. Ici, ni gonflage ni dégonflage du «mythe» : Marilyn au naturel et au débotté, petite sœur, grande sœur, amie, telle qu'elle est quand elle n'a pas à être ce qu'elle doit être – ou ce qu'on veut qu'elle soit.

Balzac non plus ne dormait pas la nuit

Elle a 35 ans, mais elle en a également 7 et 77. Elle est vive, ingénue, intelligente, sauvage, sincère, bonne pâte, d'un naturel sans vulgarité. Le pire et le meilleur de son expérience l'ont formée et informée. Le pouvoir la fatigue, sa célébrité aussi : *«Soit je deviens une grande actrice de théâtre, ou même une spécialiste des rôles pittoresques, soit je quitte la scène. Je n'attendrai pas qu'on me dise au revoir. J'ai connu la gloire, je pourrai peut-être apprendre à m'en passer... Qu'en dites-vous ?»* Weatherby, sympa : *«Vous en serez capable, j'en suis sûr.»* S'effacer, ajoute-t-elle, serait une manière d'*«attirer moins de salopards. J'ai parfois très mauvais goût en matière d'hommes»*, lesquels sont de toute façon presque tous *«horribles»*.

Il pense qu'elle aura du mal à monter sur scène soir après soir, à apprendre ses rôles, à être à l'heure, mais il ne le lui dit pas. De même qu'il s'abstient de lui dire que son aventure avec les frères Kennedy est une impasse où elle va laisser des plumes. Il se contente de lui dire le mal qu'ils pensent d'eux. Elle les défend. Elle s'analyse sans complaisance, en victime intelligente d'elle-même et des autres : *«Je peux parfois être un monstre. Vous voyez combien on s'efforce parfois de correspondre à ce que les gens voudraient que l'on soit ?»* Ou encore : *«Il m'est arrivé de penser que j'étais accro au sexe, comme une alcoolique ou une toxicomane. Mon corps a tendance à "allumer" beaucoup de gens, mais comme le ferait un interrupteur : la plupart du temps sans une seule nuance d'humanité. Marilyn Monroe est devenue – comment dire ? – un fardeau.»*

Elle n'a pas lu *Tendre est la nuit*. Weatherby pense qu'il y aurait un rôle formidable pour elle dans le roman de [Fitzgerald](#) : *«“Une actrice de cinéma qui...” J'ai failli dire : “qui devient folle”, avant de me raviser, en me souvenant de sa mère et de ses propres craintes.»* *«Qui quoi ?»* demande-t-elle. Il noie le poisson et, en édulcorant l'histoire, confond les personnages. *«C'est un joli titre, dit-elle. La nuit est vraiment tendre. [...] Parfois, quand je mets du temps à m'endormir, je déteste me réveiller et devoir à nouveau tout recommencer. Pardon, c'est sinistre.»* Il lui apprend que Balzac non plus ne dormait pas la nuit, avec ses litres de café, qu'il est mort d'épuisement à 50 ans. Elle : *«Je me demande comment je me sentirai à cinquante ans !»*

«Les autres font semblant que tout est rose...»

Ils se sont rencontrés sur le tournage des [Désaxés](#), dans le Nevada, puis il l'a revue, avec une méfiance pleine de curiosité, aux cours de Lee Strasberg à [l'Actors Studio](#). Ainsi a débuté,

alors que Marilyn va sombrer, une amitié éphémère et profonde. Leur bar est une oasis. Marilyn arrive avec un foulard dans les cheveux, toujours en retard comme sur les plateaux, mais, comme a fini par l'admettre Clark Gable que ces retards pendant le tournage des *Désaxés* agaçaient, «elle mérite qu'on l'attende». Weatherby travaille en Amérique pour le *Guardian*. Il suit la lutte pour les droits civiques, rencontre Martin Luther King, va devenir ami avec [James Baldwin](#) auquel il consacrera un livre. Et il a couvert des tournages, dont celui-ci, qu'il raconte à merveille (situations, portraits, tensions sur les plateaux). Avant d'aller à Reno, il a fait un détour par le manoir du réalisateur [John Huston](#), en Irlande. L'écrivain [Arthur Miller](#), époux de Marilyn et scénariste du film, était là. Huston, flegmatique, marchait avec des béquilles. Il s'était cassé une jambe à la chasse. Weatherby décrit les discussions entre l'artiste (Huston) et l'intellectuel (Miller), se demandant comment ça va tourner.

A Reno, «on voyait les ex-femmes sortir des cabinets d'avocats pour aller jeter leurs alliances dans la Truckee River, telles des prisonnières se libérant de leurs chaînes. Adultère, cruauté, désertion, alcoolisme, manque de soutien : les motifs étaient listés avec autant de froideur que les fluctuations du Dow Jones.» Est-ce le bon endroit où jouer avec une star fatiguée (Clark Gable) et une autre alcoolique et déprimée (Montgomery Clift) quand on est une star angoissée et que son troisième mariage bat de l'aile ? Weatherby résume l'ambiance : *«J'avais l'impression que Huston avait dressé un rempart professionnel entre lui et les autres. Son objectif était de terminer le film avant que de nouvelles catastrophes ne surviennent. C'était comme se tenir au beau milieu d'un champ de mines, en compagnie d'un tas de maniacodépressifs. Huston, lui-même, ne pouvait se permettre d'exploser. La décompression devait passer par le jeu, les blagues particulièrement cassantes, ou encore la manipulation de l'ensemble de son entourage.»* *Les Désaxés* est l'un des derniers films de Clift, qui va bientôt cesser de tourner et mourir, le dernier film de Gable, qui meurt d'une crise cardiaque avant la sortie, le dernier film de Marilyn. C'est aussi un échec commercial.

Weatherby fait des détours par les autres pour revenir vers elle : Clift, Gable, Hudson, Billy Wilder, Charles Laughton (que Marilyn aime beaucoup), les froidement tyranniques époux Strasberg, le producteur Sam Goldwyn («*Il faisait beaucoup penser à Eisenhower, en plus rusé et en plus coriace. Un Eisenhower qui aurait eu à faire ses preuves dans l'impitoyable milieu des affaires, plutôt qu'à l'abri de la bureaucratie militaire*»). Le journaliste a une amie noire, militante, Christine, qui vit à La Nouvelle-Orléans. Marilyn demande de ses nouvelles, aimerait que Weatherby lui soit fidèle. Christine lui a dit que l'actrice était la seule star blanche qui l'intéressait : «*Elle a été blessée. Elle sait ce que c'est, mais ça ne l'a pas détruite. Les autres font semblant que tout est rose... Des comédiens. Ils jouent le jeu comme s'ils étaient des vainqueurs [...] Je peux m'identifier à elle. Jamais je n'ai pu faire ça avec une star de cinéma blanche. Toujours ces Blancs qui ne font que des trucs de Blancs.*» Le jugement éclaire le livre : la première star de son époque n'oublie jamais qu'elle est du côté des perdants.

Dialogue prémonitoire

Sur le chemin du bar, un jour, le journaliste voit un flic maltraiter un jeune hippie portant un chapeau fleuri. Il intervient, le flic menace de le coffrer. Dans le bar, il raconte la scène à Marilyn. Elle s'indigne : «*Ces gros durs me dégoûtent. D'ailleurs, ce ne sont même pas de vrais durs ! Ils ont peur de la gentillesse, de la délicatesse et de la beauté. Il leur faut toujours quelque chose à détruire pour prouver qu'ils existent ! Mais la jeunesse évolue, elle ne croit plus à tout ça. Elle s'intéresse à d'autres choses.*» A leur rencontre précédente, elle lui a dit

que trop de gens *«considèrent que la beauté est là pour les servir. J'ai écrit un poème à ce sujet, une fois. Sur la façon dont les gens aiment corrompre la beauté, la rabaisser à leur niveau. Ils ignorent à quel point elle peut être rare. [...] La plupart des gens ne s'aiment pas.»*

Dans ce rade où nul ne la remarque, autour de gin tonics, Marilyn parle de tout, de rien, d'elle-même, sans presque un mot sur sa vie privée. Souvent, elle se tait longuement avant de répondre. Weatherby : *«La réflexion semblait être chez elle une démarche grave et volontaire – le genre d'attitude que les gens ont en général quand ils font leurs pompes ou promènent leur chien. Quand je dis cela, certaines personnes – celles qui n'auront jamais cessé de la prendre pour une ravissante idiote – comprendront qu'il lui était difficile de réfléchir. Or, c'est précisément l'inverse. Elle accordait la plus grande attention à la réflexion.»* Marilyn est en colère contre le flic qui a tabassé le hippie, contre le monde qui l'a produit, *«vous savez, c'est pour cela que je n'aime pas Hemingway. On m'a raconté qu'il adorait tirer sur des animaux et tuer des poissons. Je pense qu'un écrivain – un artiste – se doit de montrer l'exemple. Il ne devrait pas apporter sa contribution à tous les massacres en cours.»*

Leur dialogue devient alors prémonitoire du destin de l'écrivain et de l'actrice. Weatherby défend Hemingway, son approche *«mystique»* de la chasse, rappelle à raison que *«toute son œuvre est hantée par la mort»*. Marilyn : *«Raison de plus pour ne pas en rajouter.»* Weatherby : *«Hemingway a dit un jour que s'il n'avait pas chassé autant, il aurait fini par se tuer.»* Marilyn : *«Il aurait peut-être mieux valu. C'est son droit le plus strict. Je n'ai jamais considéré que c'était un péché ou un crime. [...] On ne possède jamais que soi-même, jamais les autres. Pas même les animaux. Personne ne devrait décider de mettre fin à leurs jours. [...] Nous pourrions tous être végétariens.»* Quelque temps plus tard, [Hemingway](#) se suicide. Weatherby lui en parle. Réaction : *«On tire sur les animaux, on finit par se tuer soi-même. [...] Si les fils de Hemingway sont aussi des chasseurs, il faut leur dire d'arrêter et tout ira bien. Les animaux finissent toujours par se venger.»*